L. DUPLAIS

LITTRÉ

SA VIE & SES ŒUVRES

Historique du Dictionnaire Français

Et nunc erudimini.

PRIX : UN FRANC



PARIS

EN VENTE CHEZ L'AUTEUR

6 ET 8, PASSAGE DE L'INDUSTRIE

(Boulevard de Strasbourg)

—

1891

L. DUPLAIS



LITTRÉ

SA VIE & SES ŒUVRES

Historique du Dictionnaire Français

Et nunc erudimini.

PRIX : UN FRANC



PARIS
EN VENTE CHEZ L'AUTEUR
6 ET 8, PASSAGE DE L'INDUSTRIE
(Boulevard de Strasbourg)

—

1891

Au Docteur Léon Piérin

Affectueux souvenir.

L. D.

Paris, 1891.

Médaille de Bronze

AU CONCOURS DE

La Société Littéraire & Artistique " *La Pomme* "

1890

LITTRÉ

LITTRÉ (Maximilien-Paul-Emile), fut l'une des gloires scientifiques de notre siècle. Né à Paris, le 1er février 1801, il y mourut le 2 juin 1881. Depuis ses premièresannées jusqu'à sa mort, ce travailleur infatigable, comme l'appelait Gambetta, enrichit la science d'œuvres impérissables. Ses parents, âmes fières et énergiques, l'élevèrent dans l'amour du Devoir. François

Littré (1), dont la situation était très précaire, s'instruisit pour devenir le répétiteur de ses fils. Il apprit le grec, le latin et même le sanscrit.

« Toi, déjà né, dit-il un jour à Emile, il m'est arrivé de manquer de pain. »

Sa mère se multipliait dans les soins du ménage. Ils eurent trois enfants : deux fils et une fille, morte en bas âge. Ils habitaient à Paris, 3, rue de la Sorbonne. Emile

---

(1) Fils d'un orfèvre d'Avranches, Littré (Michel-François), avait épousé M[lle] Sophie Johannot, d'Annonay, dont les parents étaient papetiers. La famille Johannot était alliée aux Boissy-d'Anglas et intime avec les Montgolfier. Après avoir reçu une certaine éducation, il quitta Avranches pour Paris, s'engagea dans l'artillerie de marine et l'Assemblée coloniale lui décerna un sabre d'honneur pour sa brillante conduite lors du combat de la *Cybèle*, en vue de l'Ile de France. Après onze ans d'absence, il revint à terre, se maria, entra dans les contributions indirectes, par la protection de M. Français, de Nantes, et, après quelques années de service en province, il fut nommé chef de bureau à l'administration centrale à Paris. En 1799, il collabora au journal des *Hommes Libres*, avec Aréna, Cérachi, Démerville, Second, auteur du *Sensitisme* et Dulaure, l'historien de Paris. Il mourut le 20 décembre 1827.

M[lle] Johannot, était une femme de très-grand cœur. Pendant la Révolution, son père, maire de Saint-Etienne, fut emprisonné à Lyon. Chaque jour, elle accompagnait sa mère dans la prison, quand le bruit circula qu'il allait être guillotiné, elle souleva les gens de son parti et les conduisit au Camp Dubois-Crancé. Là, elle apprit qu'il venait au contraire d'être délivré. Hélas ! la joie de la famille fut courte, car il mourut assassiné quelques jours après par la Compagnie du *Soleil*.... Sophie Johannot se précipitant sur le corps de son père criait vengeance et devint si menaçante, que les autorités la firent arrêter. C'était une Romaine, dit Sainte-Beuve.

était l'aîné, Barthélemy mourut en 1838, d'un empoisonnement cadavérique, à la suite d'imprudences commises dans des études d'anatomie.

Dès qu'il le put, M. Littré fit suivre à ses fils les cours du lycée Louis-le-Grand. Emile fut toujours le premier de sa classe et en remportait chaque année tous les prix. Ses camarades furent Burnouf, Hachette et Bascon. Ses grades universitaires obtenus, il devint, sur la recommandation du proviseur du lycée, secrétaire de M. le comte Daru qui terminait alors sa grande *Histoire de la République de Venise*. Ce dernier apprécia en peu de temps ses qualités : « Votre fils, écrivit-il à M. Littré, vaut mieux que ce que je lui fais faire. Donnez-lui une carrière, quelle qu'elle soit, il réussira. »

Emile entra à l'Ecole de Médecine, passa par tous les degrés de l'externat et fut le condisciple des docteurs Michon, Danyau, Natalis, Guillot et Gervais (de Caen). Les docteurs Andral, Bouillaud, Delmas et Cazenave se l'adjoignirent au *Journal de Médecine*. A vingt-six ans, il était prêt à passer l'examen de docteur quand son père mourut, ne laissant au foyer que l'exemple de la probité et du travail.

Des offres généreuses furent faites à l'étudiant qui remercia et ne voulut pas, répondit-il, « grever son présent aux dépens de son avenir. » Il gagna la vie des siens en donnant des leçons de mathématiques et de langues étrangères.

Poète à ses heures, il fit en 1824, une *Ode à la*

Lumière; l'année suivante, les *Etoiles*. En 1828, parurent *Les Lits d'Hôpital*.

Quand éclata la Révolution de 1830, Littré fut du nombre des combattants qui renversèrent le trône de Charles X. Le 28 Juillet, il fit le coup de feu dans la cité le long du quai Napoléon. Le lendemain, faisant partie de la première ligne de ceux qui pénétrèrent sur la place du Carrousel, par l'ouverture du pavillon de Rohan, il releva Georges Farcy, qu'une balle venait de frapper mortellement à ses côtés (1).

Recommandé à Armand Carrel par M. Barthélemy Saint-Hilaire et le docteur Campaignac, Littré entra, en 1831, comme traducteur au *National* avec M. Albert Stapfer. Il y travaillait depuis trois ans, lorsqu'il fit l'analyse du discours de William Herschell, (2) sur la philosophie naturelle. Ce travail révéla de la part de l'auteur une science si profonde qu'Armand Carrel, alors à Sainte-Pélagie pour délits politiques, écrivit à Mme Littré qu'il offrait à son fils une place de rédacteur politique dans son journal.

Malgré ses occupations, Littré était assidu aux cours de la Charité et travaillait dans le service du docteur Rayer ; avec M. Andral, il fit une traduction d'Hippocrate,

---

(1) Le corps du jeune homme placé sur un pan de volet, transformé en civière, fut conduit par M. Hachette, dans la maison de Littré, jusqu'au moment où il fut possible de lui rendre les derniers honneurs au Père-Lachaise.

(2) Fils de l'illustre astronome.

en 1830. Une seconde, faite par lui seul, parut de 1839 à 1861. (1).

En 1832, il publia un opuscule sur le *Choléra*.

« Les grandes épidémies, dit-il alors, les grandes « contagions ont toujours été l'écueil de la médecine. La « cause qui pèse sur les hommes est trop puissante, elle « se joue de leur résistance et ils ne parviennent à en « triompher ou à en atténuer les effets, qu'avec le temps, « la science et les efforts des populations nombreuses. « Quand une influence mortelle sort des profondeurs « inconnues et couche d'un souffle infatigable l'humanité « comme l'épi dans le sillon, les causes sont ignorées, les « effets terribles, le développement immense. Rien n'épou- « vante plus l'homme, rien ne jette de si vives alarmes « dans le cœur des nations... Il semble, quand la mortalité « à pris un courant épidémique, que les ravages n'auront « plus de tenue, et que l'incendie une fois allumé, ne « s'éteindra désormais que faute d'aliments !... »

Littré qui se croyait fait pour le célibat se maria en 1835. Il eut une fille dont il fit l'instruction complète. Ce fut à cette époque que M. Hauréau, un des rédacteurs du *National*, voulant savoir l'opinion de Littré dans la profession de Foi du vicaire Savoyard lui demanda ce qu'il pensait de l'immortalité de l'âme.

Après quelques secondes de réflexion, il lui répondit

---

(1) 10 volumes.

d'un ton sec : « Je ne parle jamais des choses qui me sont inconnues. »

En 1837, il fonda, avec Dezaimeris une nouvelle feuille médicale : l'*Expérience*.

L'année suivante il perdit son frère.

Le premier volume des *Œuvres d'Hippocrate*, lui ouvrit les portes de l'Académie des Inscriptions, le 22 février 1839. En 1840, il fit la traduction de la *Vie de Jésus*, par le docteur Strauss. Il eut la douleur de voir mourir sa mère en 1842. Elle s'éteignit avec une résignation touchante et ces dernières paroles — qui sont gravées sur sa tombe — furent celles-ci : « Il faut aller rejoindre les siens. »

Littré fut de longs mois à reprendre son travail ; quelque chose de son cœur sommeillait dans le repos éternel... Sa famille, ses amis s'en inquiétèrent. MM. Burnouf, Barthélemy Saint-Hilaire, Letranne et autres, n'arrivèrent qu'après de longs efforts, à lui faire reprendre ses études favorites.

En 1844, il fut désigné, en remplacement de Fauviel, pour faire partie de la commission chargée de continuer l'*Histoire Littéraire de la France* (1). Il répara l'oubli fait dans la Notice consacrée aux écrivains du XIII[e] siècle et la termina en jugeant ainsi tous les écrits que nous ont

---

(1) Il est l'auteur des Tomes XXI et XXIX.

laissés les médecins de cette époque (2). « Ils ont cessé » d'avoir un rôle dans l'enseignement et sont devenus de » simples monuments de l'histoire médicale, quand le » génie moderne après la longue élaboration de la scolas- » tique, s'est senti assez fort pour entreprendre sans aucun » intermédiaire, l'étude de la nature. »

Depuis quelques années déjà, Littré était en relations avec Auguste Comte, le créateur de la philosophie positive. Après avoir été un de ses plus fervents adeptes, il se sépara de lui quand il le vit se jeter dans les idées mystiques, ajoutant à ses doctrines un appareil théurgique. A la mort du maître, Littré est resté le chef de l'école positive qui n'a pas suivi ce qu'on a appelé les déviations doctrinales de Comte devenu vieux.

En 1847, parurent dans la *Revue des Deux-Mondes*, de remarquables articles sur la poésie homérique et l'ancienne poésie française. A citer aussi quelques traductions des *Poésies* de Schiller, entr'autres : *Résignation*, l'*Heur*, le *Plongeur*, etc. Voici la dernière strophe des *Femmes :*

Mais le sceptre des mœurs est tenu par les femmes
Priant et leur prière a pouvoir sur les âmes :
Des farouches discords, elle interrompt le cours,
Et leur voix, apprenant aux forces ennemies

---

(2) Richard, vers 1250, auteur du *Micro-Cogus*, ouvrage composé à la demande d'Antelme, doyen de Beauvais. Gilbert l'Anglais, vers 1250. Géraud du Berry, vers 1250. Jean de St-Paul, vers 1250. Gautier, vers 1250 et Alebrand de Provence, vers 1257.

Sous la grâce aimable à marcher réunies
Rapproche incessamment ce qui se fuit toujours.

L'année suivante fut publiée l'*Histoire naturelle de Pline*. En février 1848, Littré fut nommé membre du conseil municipal de Paris, mais il donna sa démission pour reprendre ses travaux. Deux ans après, il fut attaché à la rédaction du *Journal des Savants* et fonda, en 1857, la *Revue de philosophie positive* qu'il dirigea jusqu'à sa mort. Cette même année, il publia : *Conservation politique et positivisme*, une *Notice sur la mort d'Auguste Comte* et une nouvelle édition du *Dictionnaire de médecine de Nysten*, en collaboration avec M. Robin. *Riminiscence*, *Paroles de philosophie positive*, parurent en 1859. En 1862, fut publiée l'*Histoire de la Langue française*.

Considérant l'influence qu'eurent les lettres dans tout l'Occident, durant les plus beaux siècles du moyen-âge, il s'écrie : « Soyons fiers d'être Français... » Parmi les anciens poètes, il a loué Homère, Eschyle, Virgile, Shakespeare, Racine, Corneille, Byron, mais Dante fut le seul qui sut attirer son âme sensible. Les soupirs du rêveur italien trouvèrent un écho dans le cœur du savant... En 1863, il composa une pièce de vers intitulée : *la Vieillesse*, dont voici plusieurs strophes :

Le rayon de ma vie est mourant sur ma tête ;
La vieillesse à pas lents s'achemine, et mon sang,
Comme aux premiers frimas la sève qui s'arrête,
Hésite, ralenti par l'hiver commençant.

Croire que la vieillesse à pas lents s'achemine
(Et quoi de plus voisin que tombes et berceaux ?)
Est une illusion qui trompe et qui fascine,
Pressant le temps qui fuit pour le temps en repos.

L'enfant qui vient n'a pas souci de sa croissance ;
Il grandit comme fait le chêne issu du gland,
Recevant sans effort la sève qu'il dépense,
Du sol fertilisé, du ciel fertilisant.

Le présent qui n'a plus d'espace et de carrière ;
Le passé d'où nos morts, que le cœur a gardés,
Semblent nous rappeler d'une voix familière,
Comme on appelle au soir des amis attardés.

Le 6 février de cette même année, Littré présenta à l'Académie la première livraison de son *Dictionnaire de la Langue française.* Magnifique monument philologique terminé en décembre 1872.

Cette œuvre capitale mérite une mention toute particulière et c'est pourquoi je lui consacre quelques pages, retraçant son historique d'après l'auteur même.

« La conception de ce livre, fut due à une occasion
« fortuite ; elle n'eut d'abord qu'un petit commencement
« et un caractère fragmentaire qui ne parvint que par des
« élaborations successives à se former en un plan général
« où toutes les parties concouraient. Mes lectures,

« toujours diverses, avaient amené sous mes yeux de « recherches étymologiques. A la suite, je me plus à « partager quelques mots français en préfixes, suffixes et « radicaux. Cela me parut curieux et incontinent, sans « prendre le temps, ni la peine de pousser plus loin « l'expérience, j'imaginai qu'il y avait là matière à un « dictionnaire étymologique de la langue, refaisant à la « lumière moderne ce que Ménage avait fait deux cents « ans auparavant, non sans mérite. Je proposai mon projet « à M. Hachette qui l'accepta. Nous conclûmes un traité. « Il m'avança 4,000 francs. Cela se passait en 1844. Cinq « années s'écoulèrent avant que j'eusse mis sur le chan- « tier le travail dont j'avais pris l'initiative. M. Hachette « me somma de commencer et je me mis à l'œuvre. »

Ses principaux collaborateurs furent : MM. Beaujean, professeur de l'Université ; Jullien, grammairien ; Braut, Huré, Pommier, professeur à Saint-Pétersbourg ; Peyronnet, employé au ministère des Finances ; Leblais, professeur de mathématiques ; Sommer, de l'Ecole normale (1) ; André, capitaine d'artillerie ; Laurent Pichat et Deroisin, avocat. Littré puisa également dans les manuscrits de MM. Lacurne, Saint-Palaye et de Pougens, décédés.

Avant le désastre du siège, M. Hachette, en venant voir Littré, 44, rue d'Assas, fit remarquer que des monceaux de papiers de son travail se trouvant proche du foyer de la cheminée risquaient de brûler et l'engagea, par prudence, à les en éloigner.

---

(1) Fut remplacé par M. Despois.

Le manuscrit disposé par paquets de cent feuillets formait déjà 240 paquets. Littré commanda huit caisses en bois blanc doublées de zinc et fit emballer son ouvrage comme pour un départ au-delà des mers. Il les emporta à Mesnil-le-Roy (Seine-et-Oise), où il possédait une modeste habitation et les déposa dans la cave; lorsqu'arriva 1870. Ayant peur que sa propriété soit incendiée, il les rapporta à Paris. Les Allemands ne faisaient qu'aller et venir. Dans un de leurs passages, ils enfoncèrent la porte de la maison de Littré, y pénétrèrent, admirèrent sa bibliothèque et ne touchèrent à rien. A Paris, les obus tombaient dans son appartement ; il se trouvait alors à Bordeaux et demanda à la maison Hachette l'autorisation d'y faire transporter ses caisses. Dès quelles furent dans les sous-sols, Paris fut repris par l'armée ; une bande de communards occupant le haut de la rue Hautefeuille allait incendier les éditeurs Hachette et Ballière, quand l'arrivée des troupes dérangea leurs sinistres projets. Ainsi fut sauvé ce chef-d'œuvre qui coûta à son auteur tant de veilles, tant de fatigues! Pris un jour de découragement, il dit à M. Beaujean : « O mon ami, ne faites jamais de dictionnaire. »

Si cet édifice littéraire était composé sur une seule colonne, il aurait 37 kilomètres, 525 mètres, 28 centimètres, à peu près la distance de Paris à Meaux. Le commencement de la copie fut remis à l'imprimerie, le 27 septembre 1859 et la fin, le 4 juillet 1872. Sans le supplément elle comptait près de cinquante mille feuillets. Il y a eu 2,242 placards de composition, qui n'a été inter-

rompue que pendant la guerre du 1er août 1870 au 21 février 1871 et pendant la Commune, du 19 avril au 14 juin.

La publication des livraisons fut ainsi faite.

En 1863. . . .	7	En 1867. . . .	3
— 1864. . . .	3	— 1868. . . .	4
— 1865. . . .	2	— 1870. . . .	2
— 1866. . . .	1	— 1872. . . .	5

Ce fut aussi, en 1863, que Littré se porta candidat à l'Académie Française. Un pamphlet lancé par Mgr Dupanloup, dénonçant ses doctrines comme immorales et impies, empêcha son élection.

L'année suivante parut sa dernière pièce de vers : *La Terre*. En janvier 1870, il publia dans la *Revue positive*, une magnifique étude sur les *Origines organiques de la Morale*, qui lui valut de nouvelles attaques. Sur les instances de Mme Comte, il fit paraître les œuvres complètes de son mari. Et lorsque les armées allemandes marchèrent sur Paris, en septembre 1870, Littré presque septuagénaire, occupa à Bordeaux, la chaire d'histoire et de géographie à l'Ecole polytechnique réorganisée par Gambetta. Voici le résumé de sa première leçon :

« Mes jeunes amis,

« Des trois générations qui sont en présence, les « vieillards, les hommes faits et les jeunes ; la première, à « laquelle j'appartiens va bientôt disparaître de la scène « des vivants, elle a payé sa dette ayant cicatrisé les plaies « de la France et l'ayant remise au rang des nations les « plus libres et les plus prospères.

« La seconde, en versant présentement son sang sur « tous les champs de bataille et en soutenant bravement « dans les plus funestes circonstances, une lutte acharnée, « rachète les défaillances qui ont permis à l'Empire de « nous précipiter dans l'abîme.

« La troisième, celle à laquelle vous appartenez, « aura à faire ce que nout avons fait, nous les vieillards, « c'est-à-dire, rendre de nouveau la Frauce, libre, grande « et généreuse. »

Le 8 Février 1871, il fut élu député de la Seine par 87,686 voix. Il soutint toujours la politique de M. Thiers. Privé de tout talent oratoire, ses écrits respirèrent toujours un esprit de modération extrême ; du reste, Littré traita les morts avec autant d'égards que les vivants.

Le 15 Octobre 1871, il fut nommé membre du Conseil général de la Seine pour le canton de St-Denis ;

et le 30 décembre de la même année, en dépit de tous les efforts de Mgr Dupanloup — qui donna sa démission — l'Académie le reçut en remplacement de M. Villemain.

Avec ce tact exquis et cette grande bonté qui le caractérisaient, il s'abstint dans son discours de réception de toute controverse phylosophique et fit le panégyrique de la langue française au XIIe siècle. En 1872, parut *Médecine et Médecins*, qu'il dédia à la mémoire du docteur Rayer. Cet ouvrage traite spécialement des épidémies : peste, diaphorèse, lycanthropes, scorbut, typhus, acrodynie, etc., etc.

« Les maladies changent avec les siècles, nous dit le « savant écrivain, une loi inconnue préside à la succession « des phénomènes dans la vie de l'humanité, et ils sont « dignes de toute l'attention, non-seulement du médecin, « mais du philosophe et de l'historien. »

En 1873, parut la *Science au point de vue philosophique. Etudes et Glanures*, en 1880. Sa dernière notice publiée dans l'*Histoire Littéraire* fut consacrée au chirurgien Henri de Mondeville. Il travaillait sur Raimond Lulle, quand ses forces l'abandonnèrent. Le 1er Avril 1880, il envoya à l'Académie, son manuscrit inachevé disant plein de tristesse : « Il est désormais au-dessus de moi de mettre « la dernière main, à ce que j'ai commencé... »

Il raccontait ses maux, d'une voix si attendrissante qu'on semblait ressentir ses douleurs. La Fontaine lui avait

donné pour devise : *Patience et longueur de temps*. L'existence du grand philosophe fut, en effet, une longue chaîne scientifique sur les anneaux de laquelle se lisait : *Patience...*

Cet homme dont la vie est un exemple de vertus avait son Dieu intérieur. L'idéal remplissant son âme, dit' Pasteur, — qui lui succéda à l'Académie Française — fut la passion du travail et l'amour de l'humanité. Il aimait les pauvres, les soignait gratuitement. Démocrate profond, il racontait qu'un jour sa mère marchant à ses côtés dans une rue de Paris, fut brutalement jetée à terre par un ouvrier qui ne voulait pas se déranger, et comme il la relevait elle lui dit : « Mon fils il faut bien aimer le peuple pour demeurer de son parti. » Né très fort, Littré devint délicat par l'excès du travail intellectuel. Il souffrit pendant dix ans d'une gastrite. Depuis 1859, qu'il habitait la campagne une partie de l'année, il ne se couchait jamais avant trois heures du matin. Ces veilles nocturnes n'étaient pas sans dédommagement, disait-il, car un rossignol ayant établi sa demeure près de sa fenêtre, emplissait le silence de la nuit, de sa voix limpide et éclatante.

En 1862, il passa, avec sa femme et sa fille, une saison en Bretagne, à Saint-Quai, chez les religieuses. Là, comme au Mesnil, il soignait les pauvres et quêtait pour eux. Son visage creusé et sombre, son air noirâtre rappelait parfois celui de Lamennais. Après la commune, pendant les vacances parlementaires, on le rencontrait s'acheminant

vers la forêt de Saint-Germain. Maigre, avec des yeux très doux, dont le regard était presque naïf par dessus d'énormes besicles qui tombaient sur le bout du nez. Ce qu'il y avait de plus saisissant dans sa physionomie c'était sa lèvre inférieure qui avançait démesurément. Ses jambes commençaient à se raidir et malgré cela, il faisait de très longues promenades, ayant toujours deux ou trois volumes sous chaque bras. A Lion-sur-Mer, (1) à Plouha et Roscoff on le prenait pour un ecclésiastique. Il ressemblait à ce buste de Machiavel qu'on voit aux Uffizzi de Florence. Gill et d'autres caricaturistes, se donnèrent à cœur joie de sa laideur et tous placèrent un singe près de lui ; l'un d'eux alla jusqu'à le représenter en orang-outang revêtu d'un costume d'académicien. Mme de Pierreclos, (2) a défini Littré dans cette phrase : « C'est un saint qui ne croit pas en Dieu. »

On peut dire de lui, que ce fut un piocheur qui a toujours cherché et combattu pour la vérité.

Sa bonté s'étendait jusqu'aux animaux, Gustave Cane, nous en cite un exemple. Pendant qu'il était conseiller général pour le canton de Saint-Denis, je fus le trouver au sujet d'un chemin de fer métropolitain, il me reçut dans la salle à manger, me prit les papiers des mains et je le suivis dans son cabinet de travail.

---

(1) En 1874.

(2) Nièce de Lamartine.

Soudain il s'arrêta, se tourna de mon côté et me montra du regard un petit chat gris, un vulgaire chat de gouttière, qui s'était pelotonné en rond sur son pupitre et y faisait la sieste.

— Eh bien, dis-je ?

— Vous comprenez que je ne peux pas déranger cette pauvre bête, voyez comme elle dort confiante, et le bon vieillard s'établit comme il put sur le coin de la cheminée, en reculant la pendule, puis signa les trente ou quarante lettres que je lui apportais.

Pendant ce temps, le chat, les yeux mi-clos, les pattes repliées sous le ventre, filait son ron-ron monotone.

Quand M. Villemain lui offrit la décoration, il la refusa d'un mot charmant : « Monsieur le Ministre, dit-il, « j'ai des préjugés. »

Littré n'a jamais rien demandé, ni à la Société, ni aux Académies, ni au Gouvernements. Il a eu les belles ardeurs intimes et les indifférences superbes d'un Humboldt.

Vers la fin de mai 1881, il fut pris d'un malaise général. *La veille de sa mort, il occupa sa place à la table de famille et présida le repas ; le matin, s'affaiblissant de plus en plus, il fit venir tous les siens et d'après* M. l'abbé Huvelin, vicaire de Saint-Augustin, — qui depuis six mois était avec M. Caubet l'un des plus fidèles intimes du savant — Littré fut lui-même l'auteur de sa conversion.

Quelques instants plus tard, celui qui passa son existence à chercher le secret de la vie, connut celui de la mort !...

Son corps fut déposé dans un cercueil en chêne, portant cette inscription :

EMILE LITTRÉ

DÉCÉDÉ LE 2 JUIN 1881

A L'AGE DE 81 ANS

Ses obsèques eurent lieu à Sainte-Marie-des-Champs. La messe a été dite par M. l'abbé Cognat, curé de la paroisse et sa dépouille mortelle repose au cimetière Montparnasse (1). Les dernières prières furent dites par M. le curé Cognat assisté de MM. Jeng et Picard. Le char mortuaire de 2me classe disparaissait sous les couronnes et les fleurs ; les cordons du poële étaient tenus par MM.

---

(1) Chemin circulaire, 3e div. 2e sect. Monument très-simple en pierre grise, entouré d'un grillage. Sous cette terre garnie de fleurs fraîches reposent : Marguerite Guigal, veuve de J.-B. Johannot, 30 janvier 1825, décédée à Paris dans sa 80e année. Michel Littré, né le 24 mai 1765, mort le 20 décembre 1827. Barthélemy-Celse Littré, né le 31 août 1804, mort le 24 octobre 1838. A la mémoire de Sophie Johannot, femme Littré, née le 22 mars 1772. Morte, le 5 décembre 1842.

M. P.-E. Littré, sénateur, membre de l'Institut, né le 1er février 1801, mort le 2 juin 1881.

Cazel, représentant le Ministère de l'Intérieur. Lenoël, représentant le Sénat. Renan, au nom de l'Académie Française. Pavet de Courteille, représentant l'Académie des Sciences et Belles-Lettres. Legouest et Dechambre, représentaient l'Académie de Médecine.

M. Cornil-Lacastre, beau-frère du défunt conduisait le deuil, accompagné des membres de la famille.

Le commandant Fayet, représentait M. le Président de la République.

Remarqués dans le cortège, MM. Jules Simon, Hippolyte Maze, Camille Doucet, Léon Say, comte Rampon, de Marcère, de La Sicotière, etc., etc. Les honneurs furent rendus par une escouade de gardiens de la paix, sous les ordres de deux officiers. Un bataillon du 76e régiment de ligne, avec drapeau et musique, sous les ordres du colonel.

Malgré la volonté formelle du mourant qu'aucun discours ne soit prononcé sur sa tombe, M. Wyrouboff, directeur de la *Revue positive*, dit quelques paroles qui furent immédiatement couvertes par des protestations et des cris de : « Vive la Liberté ! Vive la Libre-Pensée ! »

Au sortir de la maison mortuaire, à l'église et au cimetière, plusieurs incidents semblables se produisirent, aussi la famille et les amis de Littré furent-ils obligés de se retirer aux abords de la fosse pour éviter le scandale

des libres-penseurs. Littré était franc-maçon depuis 1880. Son exécuteur testamentaire fut M. Barthélemy Saint-Hilaire.

A nous maintenant, de suivre l'exemple de celui dont le pays est fier. Saluons en Littré un des plus grands savants du XIXe siècle, une des gloires de notre chère patrie, de notre France bien aimée.

FIN



CARENTAN
Imprimerie de l'*Académie Normande*